

Traversées de mémoires

Michel Peterson

Number 72, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

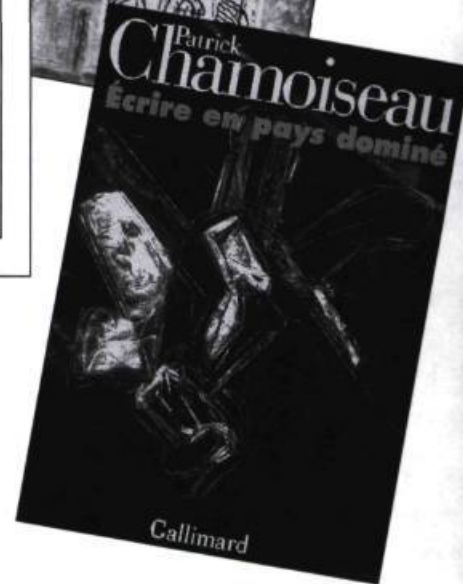
[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (1998). Traversées de mémoires. *Nuit blanche*, (72), 40–43.

Traversées de mémoires

Par
Michel Peterson



Trois livres de migrations. En sera-t-on vraiment étonné, tant la chose semble désormais devenue banale. Et pourtant... La pensée nationale avait bien sûr tout tenté pour bâillonner les voix discordantes. Le bon grand mâle blanc avait même réussi à fabriquer des cadres légaux, intégristes, qui permettaient de juger les déviances chromatiques, linguistiques, sexuelles et religieuses.

Le découpage de l'Afrique en était un exemple. Le nationalisme globalisant et *capitalistique* d'Internet et de CNN en est un plus *actuel*. Seulement voilà : tous les chemins ne mènent pas à l'autoroute électronique et certains enfants de Mnémosyne adoptent d'autres voix de circulation : savanes, déserts, bayous, baies, côtes, mangroves, montagnes, glaces, îles, deltas, icebergs, volcans et tant d'autres reliefs, tant d'autres géographies, géologies, géodésies, empiriquement virtuelles. Blanche tirant sur le jaune, la langue des *bips* est traversée par des imaginaires et des territoires que l'Oncle Sam, dans sa munificence, tente d'effacer. On peut appeler cela la postmodernité, la transculture ou, pourquoi pas ?, le métanationalisme. Au

fond, peu importe. Chose certaine, il y a là un incontournable mouvement de réflexion sur le mouvement et la vitesse.

Dans un article – « The Empire Writes Back » – publié en février 1993 dans le très prestigieux et très avant-gardiste *Time*, Pico Iyer, ému, s'apercevait et révélait au monde, ébahi, que la littérature postcoloniale réinvente aujourd'hui la langue anglaise du dominateur d'hier en la travaillant de l'intérieur. Or, le bruit circulait depuis déjà quelques années, voire quelques siècles, disons, pour ne pas nous en tenir qu'au seul Occident, depuis Hérodote. Une bombe de plus lancée par le grand magazine américain ! Le « World Fiction » venait de naître à la conscience et se voyait quasiment considéré comme le Big Bang de la littérature actuelle.

Salman Rushdie, Vikram Seth, Michael Ondaatje, Ben Okri, Kazuo Ishiguro, Derek Walcott et Ian Hideo Levy étaient cités avec quelques autres comme exemples de citoyenneté globale récompensés par les entreprises d'éditions, les spécialistes universitaires du marketing responsables de l'écriture mondiale. Le canon de Harold Bloom vacillait sur ses bases, Edward Said, le chantre de la littérature postcoloniale qui avait, on s'en souvient, condamné Salman Rushdie pour n'avoir pas respecté la lettre du Coran, était convoqué en tant qu'autorité sur la question.

Un petit détail vaut toutefois la peine d'être noté : sûr que l'anglais est devenu la langue mondiale, Pico Iyer expliquait que les écrivains transnationaux choisissent l'anglais pour atteindre le vrai marché, devenir compétitifs et « to bypass the long

and time-consuming process of translation » ! Vous avez bien lu et j'ai cité en anglais tant la sottise est de taille. Il m'est un instant venu à l'esprit que Pico Iyer ne connaissait pas d'autre langue que la langue internationale, ce que tendraient à prouver ses observations pour le moins éthérées sur les littératures caribéennes. Mais je n'y crois pas et je préfère lire dans ses propos un lapsus, un instant d'égarément ou un signe de légèreté qui entache quelque peu la qualité totale de la littérature au temps réel à laquelle doit viser le *Time*. Le noble critique oubliait malencontreusement que la littérature est et a toujours été d'abord et avant tout affaire de traduction, c'est-à-dire de corps à corps avec la langue et le temps. Peut-être aurait-il dû repasser quelques manuels d'histoire littéraire. Il y aurait glané çà et là quelques renseignements utiles qui ne sont sans doute pas encore sur son CD-ROM.

L'intention du monde

Heureusement que la littérature ne s'écrit pas en une langue et qu'elle ne cherche pas à le faire. Comme si cela devait encore être démontré, les deux derniers livres de Patrick Chamoiseau le prouvent hors de tout doute. *Écrire en pays dominé*¹ est l'occasion pour l'auteur martiniquais d'ouvrir sa vaste « sentimenthèque », laquelle comprend des « œuvres » ou plutôt des voix, des souffles aussi divers que ceux de Ogotemméli, des Amérindiens, des nègres marrons, d'Eugène Guillevic, de Gabriel García Márquez, de Breysten Breytenbach, Hermann Broch, Alexandre Soljenitsyne, Marcel Pagnol, André Breton, Victor Hugo, Peter Handke, Clément Richer, Sonny Rupaire et des centaines d'autres qui surgissent de toutes les époques, de tous les continents, de tous les archipels. *Une langue ?* C'est la tête dans les vents que Patrick Chamoiseau retourne comme il le fait toujours en ses terres natales. Ainsi, comme *Antan d'enfance*, *Chemin d'école* et dans une autre mesure *Texaco*, il s'agit ici d'une *autobiographie collective* qui pose l'écrire-lire comme l'un des axes de ce que Edouard Glissant appelle le Tout-Monde – et qui ne correspond aucunement au *World Class*, mais s'oppose plutôt à l'approfondissement du fossé entre le monde industrialisé et les tiers et quart mondes.

Ce livre, à mi-chemin entre le théorique et le poétique et qui en fait les intégrer, offre un parcours organisé comme un triptyque, chacune des parties proposant un réveil mémoriel des dire et des silences du monde antillais. L'écrivain adopte une méthode de lecture qui le situe d'emblée au niveau de la lecture mystique

« L'innommable n'a pas de commencement et l'Innommable n'a pas de fin. L'innommable semble porter son double reflété dans du ciel et des miroirs de terre, et il peut s'avalier et renaître en même temps. Elle a vu naître les dieux les plus anciens, et il les habite tous. Le soleil suit la courbe de ses flancs et la nuit niche dans sa reptation même. Elle est d'eau, il est de glaise, elle est d'arc-en-ciel buveur. Médecine de vie, médecine de mort, l'Innommable est totale de toutes fécondations et toutes stérilités. J'avais vu les morts qu'engendrait sa morsure, ces corps gonflés d'une chimie carbonneuse, ces visages détruits par l'étouffement majeur. Aucun arbre ne poussait sur ces tombes, mais l'herbe y allait fine et sensible aux ventées ; elles frissonnaient de plus de divinations que les conques du lambi de sept ans, et plus d'un fossoyeur avait dû y jeter les tranches du citron vert et l'eau de coco pure. Ces souvenirs bouscullaient mon esprit. »

L'esclave vieil homme et le molosse,
Patrick Chamoiseau, p. 89.

« Face à la Pierre-Monde, ton Écrire tend à une niche virtuelle qui réunit l'imaginaire des Lieux et instruit la prolifération des racines. Les Lieux possibles du monde en paysage grandiose. Superposés. Reliés. Alliés. Enracinés. Réels et inventés. Les symboles qui s'appellent, s'entendent, s'étendent, se répondent, s'informent et se dépassent. L'émotion quasi religieuse du Divers en mouvement dans ces ensembles indéfinis. Leurs chants et leurs répons qui forment des aires de suggestions. Le mystère célébré dans son tocsin inarrêtable. L'aventure retrouvée comme valeur émotionnelle d'un Écrire de jouvence : les îles désertes, pirates et chevaliers, les errances en toundras, de nouveaux bateaux ivres, des rires qui diaprent les légendes et les mythes, d'étranges machines à coudre avec des parapluies, les guerres saintes sous d'héroïques armures... Là, peut se deviner le Roman réinventé du Tout-équiprobable, du Tout-possible démesuré. Là, peut s'éprouver une Poésie Autre, devenue virginale dans tant d'espaces ouverts. C'est la beauté – cette toujours neuve – qui te fera le lien. »

Écrire en pays dominé,
Patrick Chamoiseau, p. 307-308.

et du grand principe général de la création, d'où le titre de la première section : « Anagogie par les livres endormis ». L'oralité ne constitue ici le poteau-mitan de la position discursive et sociale du scripteur que dans la mesure où elle s'adosse à la civilisation de l'écriture. Nous entrons dans un univers profondément schizoïde où les vibrations de la voix et les signes des textes historiques sont perpétuellement menacés de désagrégation. Ce n'est donc pas par hasard que Patrick Chamoiseau chérit, parmi les livres de la résistance au Maître, non seulement ceux d'Aimé Césaire et d'Edouard Glissant, mais aussi ceux de Frankétienne, ce grand écrivain haïtien ayant publié *Dézafi*², le premier roman en langue créole et, plus récemment, l'*hénaurme spirale L'oiseau schizophone*³, dans lequel sont déconstruites les stratégies d'assujettissement et de laminage des identités. « Ces livres me conviaient à un point fondateur. Tout relire. Tout réexplorer. Tout réinterroger. [...] Il fallait tenter l'urgence intérieure du regard neuf, celui qui associe les contraires, domestique les paradoxes et fréquente l'impossible sans aucun dogme. » Ainsi, dans le creux des voix se cachent des yeux habitués à voir dans l'obscurité, tels ceux de l'écrivain lisant avec une lampe de poche les livres endormis conservés par Man Ninotte dans une boîte de pomme de terre.

C'est le début d'un trajet initiatique au cours duquel le fils, nourri par sa mère de sons et d'odeurs, sortira par divers détours de la prison des sens pour emprunter les chemins de traverse de l'épécité, ce que donne à lire le titre de la seconde partie de l'ouvrage, « Anabase en digenèses selon Glissant », le terme *anabase* évoquant bien sûr le recueil de Saint-John Perse et organisant, de l'aveu même de l'auteur, une « expédition vers l'intérieur⁴ ». Patrick Chamoiseau, qui se considérait jusqu'alors comme un ethnographe, devient alors le « marqueur de paroles » proprement dit. Il inscrit par conséquent au grand livre des comptes une série de moi (moi-colons, moi-Amérindiens, moi-Africains, moi-Indiens, moi-Chinois, moi-Syro-Libanais) qui permettent de développer, à partir d'un personnage nommé « Le vieux guerrier », une poétique du risque, du danger. « Il est vital pour tout pays du monde de bâtir sa liberté dans-et-par son inscription dans le rhizome, d'organiser dans son espace des connexions inouïes, intérieures-extérieures, et de s'épanouir dans ce cyberspace en expansion. » C'est que nous évoluons désormais, comme le signale le titre de la dernière partie, dans une « Anabiose sur la pierre-monde », nouvelle dynamique du vivant où surgit de bas en haut, d'avant en arrière, la

« Au demeurant, le livre tout entier rêve d'archipel. Il s'agit en réalité d'une utopie où règne l'ordre, un ordre géométrique, représentation géodésique d'îles dont la superficie décroît jusqu'à l'émiettement, annonciateur du manque, de l'absence. Jusqu'aux cayes... ces rochers qui découvrent la mer. 'Ah ! ces cayes, nos maisons...' (Éloges, Saint-John Perse). La caye est la figure la plus précaire de l'île, la plus fragile, toujours à la limite de la disparition, la plus émouvante aussi. La caye, lieu d'origine de toute poésie.

« Quant au désordre, il préfigure la violence coloniale et l'irruption de la sexualité dans la Plantation, lieu mythique de toutes les épreuves. »

Théories Caraïbes, Joël Des Rosiers, p. 116.

question de l'intention, poétique, du monde.

La perte du monstre

Voilà qui fait entrevoir une des lectures possibles du roman *L'esclave vieil homme et le molosse*⁵, lequel déploie dans un espace de poursuites et de marronnage à trois personnages : un Maître-béké, un esclave et un épouvantable chien de garde lancé à ses trousses. Or, il se trouve que les crocs, habitués à mordre les chairs noires et sucrées, rencontrent au milieu du chemin une pierre dure lumineuse. Peu enclin à la parole, notre homme reste opaque à la domination. Un jour, sans crier gare, le voilà en fuite. De ce fait massif, il désastre l'Habitation. Une belle, négresse de son état, d'un sourire de lune, susurre à la face du possédant : « C'est un tel qui a échappé son corps, oui ». Une étrange course s'engage où le vieux-nègre-bois et le marqueur de paroles partagent, et deux fois plutôt qu'une, dans l'emberlificotement des lianes, des récits et des blessures la limite du dicible et de l'existence. Dans les profondeurs de la débâcle, la vérité attend, patiente, incontournable. « L'innommable était là, dans l'ombre, lové sur une fougère à hauteur de mon cou. Déjà raidi, prêt à frapper dans un wacha d'écaillés. Sifflant. Crocs exposés. Je restai froid, je veux dire bleu-saisi-pétrifié. Le temps se déroula comme bobine-fil tombée. J'avais la menace du molosse en approche, et celle d'une gueule sans-nom en attente pour frapper. J'étais entre deux morts. » Entre deux morts, laquelle choisir ? Celle du vouloir-vivre, c'est-à-dire du mystère,

tout simplement. Dans la profondeur beau rouge du corps parlant, construire peu à peu la connaissance de l'intime, semer pas à pas le courage de toujours revenir à l'eau reprendre son haleine. Nul molosse ne saurait saisir semblable énergie de langues et de mémoires.

Se produit ce qui devait arriver mais qu'on cherchait à éviter. Lorsque le meilleur ami de l'exploiteur trouve enfin sa proie, c'est le chavirement définitif. Au moment où, fidèle, il accomplit son devoir de meurtre et qu'il mord pour l'arracher de sa force ancestrale le visage de la sagesse, il connaît qu'il ne sera plus jamais l'horreur à laquelle il avait été entraîné. Sa délivrance brutale le trahit et son esclave de maître sait maintenant qu'il ne lui appartient plus parce qu'il s'est perdu en déchiquetant l'abîme qui lui a été donné. Coule le sang d'un dévoilement : le texte, suite de *touchers* hiéroglyphés dans l'incarnat des feuillets étalés sur sept cahiers, atteint finalement les os de la matière. Au terme de la course, une nouvelle histoire point, nouvelle histoire parce qu'elle s'édifie du savoir qu'il n'y aura de terme qu'au-delà de la tristesse, dans l'espoir dénudé de l'humain à jamais en lutte. Beauté aboyant le fer de la volonté. Ne pas être aveugle au soleil des sèves.

Le bistouri du poète

Comme les prismes de Patrick Chamoiseau, *Théories Caraïbes*⁶ est livre de mémoires-lectures, coupures, coutures. Qu'il suive les traces de Jean-Jacques Fougère Audubon, l'explorateur créole né à Saint-Domingue qui s'enfonça dans l'Amérique au XVIII^e siècle pour répondre à sa passion de peintre ornithologue, ou celles de l'Africain américain Matthew A. Henson qui fut le premier à atteindre le pôle Nord, qu'il critique avec raison le « purisme ethno-canadien » de Neil Bissoondath, qu'il lise Jean Métellus, Frankétienne, Max Dorsinville, Dany Laferrière ou Edwige Danticat, Joël Des Rosiers, médecin-chirurgien, s'attaque aux mythes fondateurs d'identités uniques et, à l'instar d'Edouard Glissant, propose une pensée archipélique qui s'étoile en mille surfaces, des Amériques aux Afriques en passant par les Europes, Asies, Océanies et galaxies. Chaque livre, chaque écrire est l'occasion d'opérer des césures dans les pages des autres, des rappels et reconnaissances dans les noms de son propre corps d'auteur floral qui embaume tout ce qui l'approche, tout ce qu'il touche des épines vivement mortifères de l'écriture.

Trois sections (décidément, la trinité insiste...), chacune aussi féconde que les autres, partagent l'espace fragmenté d'un

détour à l'origine : « I. Xénophilies », « II. Prose Combat » et « III. Dialogues ». Dix années de réflexions qui, entées sur les *Éthiopiennes* d'Héliodore, auscultent à travers les vases communicants de la théorie et de la fiction les patries imaginaires des multitudes nomades dérivant joyeusement aux confluent d'identités ouvertes au cœur de l'avenir : « J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond de l'abysse » (« Avant-propos »). Les théories dont il est ici question sont celles d'avant les catégories et les théories du langage. Elles sont témoignages et processions. De même, le terme poétique n'annonce pas un système de principes esthétiques, mais plutôt une science productrice de *diversalité*, laquelle se dit à travers la vision constamment maintenue de la fracture originaire du monde.

Un exemple suffira à faire entendre l'homérique mémoire du futur qui traverse les vaisseaux du poète au lieu où il s'interroge sur sa pratique. Dans « Science du poème », l'un des textes de la seconde partie, le poète haïtien confesse sa tentation, chaque fois repoussée, de donner à ses recueils de poèmes des titres techniques. Imaginons un instant *Métropolis Opéra en Opérations I*, *Tribu en Opérations II* et *Savanes en Opérations III*⁷. Cette traduction, ou ce transfert ajourné, par laquelle se nouent deux savoirs du corps – celui du médecin et celui du poète – ne sont pas le fruit du hasard, bien au contraire. Elles inscrivent les échos d'une longue tradition que Joël Des Rosiers retrouve dans un superbe ouvrage publié par l'anesthésiologiste Emmanuel Papper en 1995 et intitulé *Romance, Poetry and Surgical Sleep*. Question, des plus simples : pourquoi la chirurgie moderne a-t-elle tant tardé à recourir à l'anesthésie dans les opérations ? Réponse, des plus simples, mais qui ouvre le champ du corps d'une façon inouïe, comme une plaie vive au cœur occidental des choses : parce que le judéo-christianisme, inspiré par l'ardeur des héros grecs qu'il transforme en souffrance jubilatoire et en martyr, récuse l'idée du bonheur jusqu'à ce qu'interviennent les romantiques anglais : Samuel Taylor Coleridge, William Wordsworth et Mary Shelley. Si Joël Des Rosiers s'intéresse à ce trajet, ce n'est pas simplement parce qu'il est médecin ou parce qu'il a lu Louis-Ferdinand Céline ou André Breton, mais surtout – c'est du moins ce qui me vient à l'esprit – parce qu'il est haïtien et que la douleur s'est dit-on trouvée à l'avant-scène du politique. La démocratie impose une conscientisation (dit-on dans la vulgate

technobureaucratique du *World Class* sûrement élaboré pour venir en aide aux nouveaux pauvres de tous les pays qui s'unissent enfin par la magie de l'informatique) de la douleur et la nécessité d'en traiter les effets pervers. Joël Des Rosiers se rattache lui-même, retenons-le, au réseau des poètes-médecins William Carlos Williams, Gottfried Benn, Victor Segalen, Jacques Ferron et quelques autres.

Outre les beautés de la médecine générale ou spécialisée, c'est cependant la mise au jour de ce qui nous répugne qui me semble donner ici la pleine mesure de l'intervention d'un Joël Des Rosiers suivant les traces d'Arthur Rimbaud et de Saint-John Perse. Comme Charles Baudelaire, mais aussi comme João Cabral de Melo Neto, le grand poète brésilien qui compare les mots de Francis Ponge au bistouri et aux mille doigts du langage, notre poète plonge dans le sombre du corps pour exhumer les charognes que nous sommes sous nos enveloppes délétères. Il écrit magnifiquement : « Cette spécialité [la chirurgie], qu'on n'exerce que masqué contre la souffrance, m'a offert un empire de métaphores associant le sang, la chair, la maladie à des rituels anciens de sacrifice et de purification quand ce ne furent l'eau, la

table, les fluides biologiques plus ou moins délétères. » Voilà Lautréamont et sa table de dissection qui constitue l'un des éléments de ce que Francis Ponge (cité très à propos par Joël Des Rosiers dans un entretien recueilli dans la troisième partie) appelait justement le « dispositif-Maldoror ». Les mains dans les corps, dans le vortex de la matière. Imagine-t-on ce que représente *opérer* un cerveau ?

Tracées de la nuit

Penser à l'obsession du blanc, couleur de la mort paginée, et du vert, couleur végétale, trop humaine, dans les forêts opératoires. Le chirurgien, fuyant vers lui-même au cœur des ténèbres, peu importe la couleur de sa peau, s'avance masqué de la page couchée sur la table et y pénètre avec force délicatesse, celle qui s'impose chaque fois qu'un corps plonge dans le noir sans savoir s'il en reviendra. « Dans la compassion du geste qui blesse et répare, se cache un sens sauvage du devoir et de l'ouvrage bien fait. Couteau, plume, scalpel, *stilus*, tels sont les instruments du silence. » Virginité mallarméenne du sang lorsqu'il s'écoule de la fente étoilée de la parole. De cette pratique, Joël Des Rosiers et Patrick

Chamoiseau tirent à juste titre une éthique de l'habileté à la hauteur de mes attentes, j'oserais dire de nos attentes, sans nostalgie du noir. Puissance armée des bras gorgés d'enfance devant les loups rencontrés au sel de la mer. **NB**

1. *Écrire en pays dominé*, par Patrick Chamoiseau, Gallimard, Paris, 1997, 324 p. ; 36 \$.
2. *Dézafi*, par Frankétienne, Fardin, Port-au-Prince, 1975.
3. *L'oiseau schizophrène*, par Frankétienne, Imprimerie des Antilles, Port-au-Prince, 1993.
4. Voir les observations de Saint-John Perse pour la traduction anglaise d'*Anabase* par T. S. Eliot. In : *Ceuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1982, p. 1145. Saint-John Perse précise d'ailleurs que le terme ne renvoie pas à Xénophon et qu'il implique, outre « une signification à la fois géographique et spirituelle », le sens étymologique de « montée à cheval », « montée en selle ».
5. *L'esclave vieil homme et le molosse*, par Patrick Chamoiseau, Gallimard, Paris, 1997, 135 p. ; 22,50 \$.
6. *Théories Caraïbes, Poétique du déracinement*, par Joël Des Rosiers, Triptyque, Montréal, 1997, 226 p. ; 25 \$.
7. *Métropolis Opéra, Tribu et Savanes* sont les titres des trois recueils publiés respectivement en 1987, 1990 et 1993 par Joël Des Rosiers chez Triptyque.

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg);">Bernard Assiniwi</p> <p>Bernard Assiniwi est conservateur des cultures autochtones du subarctique de l'Est au Musée canadien des civilisations.</p>	 <p>« Windigo et la naissance du monde » regroupe plusieurs des histoires de la création du monde de différentes cultures indiennes du Canada : micmaque, algonquienne, iroquoienne, chippewée, crie, atikamèque, siksikas, salishane, sékanie et tsimshiane.</p> <p>L'auteur a recueilli la parole qui se transmet de génération en génération. Travail ethnologique, ce livre permet la diffusion des connaissances empiriques du savoir et de la sagesse de plusieurs nations indiennes du Canada.</p>	 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg);">Andrée Laurier</p> <p>Andrée Laurier a d'abord écrit la pensée des autres, comme traductrice, avant de se consacrer à la révision. Elle publie ici son premier roman.</p>
 <p>À la suite d'un accident, une jeune femme perd la mémoire. Elle est admise à l'hôpital sans papiers. Le mystère de son identité est complet. Quant aux circonstances entourant l'accident, les questions troublantes restent sans réponses.</p> <p>Complexe et habilement construit, ce récit à plusieurs voix et à plusieurs temps constitue un thriller existentiel. Le propos est dense et touche à plusieurs questionnements : l'éthique médicale, l'identité, la mémoire, etc.</p>		